

REVOLUTION TRANQUILLE ET LITTERATURE MI-NEURE, LE CAS DE SALUT GALARNEAU! PAR JEAN-NICOLAS PAUL

Jean-Nicolas Paul

Résumé: Avec le roman *Salut Galarneau!* de Jacques Godbout (1967), il est possible de retracer les transformations que la culture canadienne-française a connues dans les années 1960. Bien que les artistes et les intellectuels de cette époque affirmaient ne plus accepter le statut minoritaire des francophones au Canada, les romans de cette époque montrent que le repli sur soi hérité du nationalisme messianique, l'idéologie dominante au Québec depuis la Révolte des Patriotes de 1837, se perpétue à travers la Révolution tranquille. C'est par une analyse de la parole des personnages et de leurs rapports de force que se dévoilent les conflictualités propres à la culture canadienne-française, et son rapport aux autres cultures dominantes avec lesquelles elle se mesure.

Mots-clés: Révolution tranquille. Littérature mineure. Nationalisme messianique.

REVOLUÇÃO TRANQUILA E LITERATURA MENOR, O CASO DE SALUT GALARNEAU! POR JEAN-NICOLAS PAUL

Resumo: Com a novela *Salut Galarneau!* de Jacques Godbout (1967), é possível traçar as transformações que a cultura franco-canadense experimentou na década de 1960. Embora artistas e intelectuais dessa época alegassem que já não aceitavam o status de minoria dos francófonos no Canadá, os romances deste período mostram que a o recolhimento dos autores herdado do nacionalismo messiânico, a ideologia dominante no Quebec, desde a Revolta Patriótica de 1837, é perpetuada através da Revolução Tranquila. É através de uma análise das falas dos personagens e de suas relações de poder que os conflitos peculiares da cultura franco-canadense são revelados, bem como suas relações com as demais culturas dominantes com as quais ela é confrontada.

Palavras-chave: Revolução Tranquila. Literatura Menor. Nacionalismo messiânico.

Révolution tranquille et littérature mineure, le cas de *Salut Galarneau!*

«L'art est un miroir qui 'avance', comme une montre.»
-Franz Kafka

Littérature nationale en devenir, littérature de la désaliénation culturelle, les textes écrits dans la foulée de la Révolution tranquille au Québec participent d'un même esprit d'affirmation identitaire. Pris entre un continent immensément anglophone et une élite intellectuelle aux accents hexagonaux, les auteurs québécois des années 60 cherchent une ligne de fuite capable de mettre en perspective les particularités de l'expression française en Amérique du Nord. Jacques Godbout n'échappe pas à cette tâche en publiant *Salut Galarneau!* en 1967. Agençant les licences grammaticales, les histoires de famille et les réflexions sociopolitiques, ce texte permet un décryptage des rapports de force qui innervent la société québécoise des années 1960.

Pour procéder à cette lecture, nous utiliserons deux théories complémentaires. La première est celle des littératures mineures, proposées par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur étude de l'oeuvre de Franz Kafka. Au-delà du cas d'exemple de Kafka, ils cherchent à formaliser «le type de conflictualité spécifique des minorités» (SIBERTIN-BLANC, 2009, p. 44), et ce, en se basant sur une lecture des oeuvres littéraires. En effet, les problèmes d'expression auxquels se butent les locuteurs d'une langue déterritorialisée amènent les auteurs en situation de minorité linguistique à produire des formes nouvelles qui forcent la langue à évoluer. En outre, dans les littératures dites mineures, «chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique» (DELEUZE; GUATTARI, 1975, p. 30), c'est-à-dire que les histoires d'amour ou de famille se doublent d'une dimension sociopolitique qui en détermine les valeurs. Enfin, en situation de minorité, «parce que la conscience collective ou nationale est "souvent [...] en voie de désagrégation", c'est la littérature qui se trouve chargée [...] de cette fonction d'énonciation collective, et même révolutionnaire» (DELEUZE; GUATTARI, 1975, p. 31). Nous verrons que cette approche des littératures dites mineures s'applique parfaitement au cas de *Salut Galarneau!*

La seconde théorie est tirée de la réflexion sociocritique qui a été menée par Pierre Popovic. Dans l'introduction de son ouvrage intitulé *La*

mélancolie des Misérables, Popovic cartographie schématiquement l'*imaginaire social*, concept central de la sociocritique. À toutes les «strates» de l'imaginaire social, que ce soit le niveau individuel, institutionnel ou celui des grandes collectivités, se jouent l'ensemble des cinq «modes» par lesquelles cet imaginaire s'exprime, c'est-à-dire le mode narratif, le poétique, le cognitif, le théâtral et l'iconique. Mais ces cinq façons dont s'exprime l'imaginaire, et ce, à chacun des trois niveaux, couvrent différentes thématiques, que Popovic nomme des «orbitales». Les orbitales, qui sont au nombre de quatre, recouvrent l'ensemble des représentations de l'imaginaire social. Il s'agit en quelque sorte de quatre champs d'intérêt. La première orbitale recouvre «l'histoire et la structure de la société», et concerne précisément dans *Salut Galarneau!* les rapports de forces qui s'établissent, dans l'imaginaire social québécois des années 1960, entre la culture québécoise et la culture française parisienne. La deuxième orbitale s'intéresse à «la relation entre l'individu et le collectif global», qui met en lumière l'influence de la culture sur les personnages de *Salut Galarneau!* La troisième orbitale s'applique à «la vie érotique», qui sera le lieu du noeud dramatique du roman de Godbout. Puis, la quatrième orbitale jette un éclairage nouveau sur «le rapport à la nature», dans lequel, pour terminer notre lecture sociocritique, nous allons mettre en relief le travail particulier qui s'effectue dans *Salut Galarneau!* de manière à faire ressortir avec précision comment le roman de Godbout travaille la *semiosis* sociale. En comparant le discours de l'auteur dans ses essais à celui qui sera dégagé de son roman, il sera possible de jauger l'écart considérable qui sépare les deux messages.

Première orbitale: l'histoire et la structure de la société

«Du poétique au politique»

Avant de commencer, il serait important de définir ce que les Québécois appellent «Révolution tranquille», de manière à en préciser le sens. *Stricto sensu*, la Révolution tranquille désigne la période durant laquelle Jean Lesage a été premier ministre, soit de 1960 à 1966. Toutefois, certains auteurs lui donnent un sens plus large et la font débiter avec la mort de Maurice Duplessis, en 1959, et se poursuivre jusqu'à la défaite référendaire de 1980. En général, le concept s'applique à la décennie de 1960 à 1970. Mais, ce qui est essentiel à retenir dans ces différents découpages historiques, c'est qu'il s'agit

d'une période durant laquelle le Québec est «une société qui n'accepte plus son statut de *minorité*» (LAURIN, 2007, p. 135). La Révolution tranquille est donc le moment où les Canadiens français veulent accéder au statut de majorité.

L'émancipation de la société québécoise se fait, d'une part, par une laïcisation des institutions et, d'autre part, par une participation plus grande à l'économie de la province. Cette émancipation économique, incarnée par le slogan électoral «Maître chez nous!», emmène d'aucuns à penser que ce processus d'affirmation nationale devait trouver son terme dans la formation d'un État souverain, d'où l'émergence de luttes politiques intenses. Enfin, ce qui permet l'emploi du terme «révolution» pour parler des années soixante au Québec, c'est le sentiment de régénérescence qui marque les esprits à cette époque. Il leur semblait que la société repartait sur de nouvelles bases. Un rattrapage était en cours, et les gens qui ont vécu ce moment de l'histoire du Québec insistent sur l'impression d'urgence qui était ressentie vis-à-vis des transformations sociales qui y ont eu cours. Tout comme pour la Révolution française, la Révolution tranquille signifiait un renouveau fulgurant sur le plan identitaire ainsi que sur le plan historique.

À cette époque, le renouveau identitaire et politique passe par un renouveau de la littérature canadienne-française. Dans la postface du recueil intitulé *La Révolution tranquille en héritage*, paru en 2011, Jacques Godbout rappelle une rencontre d'écrivains ayant eu lieu en 1958, où fut inventé le vocable *littérature québécoise*. Ce terme visait à libérer les écrivains canadiens-français de l'influence écrasante de la littérature française et américaine, influence qui selon eux freinait son développement:

Et puis, dans le feu de la discussion, les jeunes poètes réunis en séance plénière littéraire se mirent à souhaiter l'émergence d'une littérature tout à fait nouvelle, originale, qui ne devait rien à personne, et qui se nommerait *littérature québécoise*. Personne n'avait jamais mis ces deux mots côte à côte. *Littérature québécoise*. (GODBOUT, 2011, p. 279)

Ce qui transparait dans le récit de cette soirée littéraire à laquelle participaient les grands noms de la littérature canadienne-française, c'est le souhait de se départir du statut de minorité. Les auteurs de l'époque ne voulaient plus être une sous-catégorie de la littérature française ni de la littérature canadienne.

Leur souhait faisait écho aux réflexions d'Octave Crémazie sur le sujet, qui, près d'un siècle plus tôt, avait écrit son désir de produire une littérature unique, qui ne serait évaluée à l'aune d'aucune autre. Dans une correspondance maintes fois citée avec l'abbé Casgrain, Octave Crémazie écrivait en 1867:

Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait. Malheureusement, nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours au point de vue littéraire qu'une simple colonie, et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et verrait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons littéraires. (GODBOUT, 2011, p. 275)

Le sentiment d'infériorité exprimé par Crémazie émane de l'impression de ne pas être en contrôle du code linguistique qui lui est imparti. La situation historique et géographique des Canadiens français avait produit chez eux une forme d'aliénation linguistique, que les auteurs ressentaient comme un obstacle à l'expression littéraire.

Selon Godbout, c'est l'invention de l'idée d'une littérature proprement québécoise, en 1958, qui aurait entraîné le désir d'affirmation nationale. Il suggère que le mouvement politique, économique et culturel des années soixante tire son origine d'un mouvement littéraire. Parlant toujours de la rencontre de 1958, il affirme:

Nous avons amorcé la mèche de la Révolution tranquille sans le savoir, parce qu'au fond, si cette révolution fut si tranquille, c'est parce qu'elle était d'abord culturelle et littéraire, une révolution du vocabulaire, de la syntaxe et de la grammaire du Québec, qui allait passer en dix ans du poétique au politique. (GODBOUT, 2011, p. 280)

En somme, les auteurs canadiens-français percevaient comme un problème auquel il fallait remédier, non pas le fait de parler et d'écrire un français qui présentait des variations substantielles par rapport au français normatif de Paris, mais le fait que ces variations soient perçues comme *fautives* au regard d'une langue standard. Et la solution passait par une affirmation des particularités locales, sur le plan linguistique dans un premier temps, puis culturel et politique dans un second.

Littérature mineure, déterritorialisation et variations linguistiques

La situation des auteurs canadiens-français à l'orée de la Révolution tranquille est loin d'être unique en son genre, leur sentiment d'infériorité par rapport à une littérature de même langue, mais plus ancienne et plus prestigieuse, est une constante qui revient dans la plupart des collectivités en situation de minorité. C'est l'étude d'œuvres littéraires écrites par des auteurs issus de groupes minoritaires qui amène, en 1975, Deleuze et Guattari à proposer le concept de «littératures mineures». Tout d'abord, le premier caractère d'une littérature dite mineure est «que la langue y est affectée d'un fort coefficient de déterritorialisation» (DELEUZE; GUATTARI, 1975, p. 29). Une langue est déterritorialisée lorsqu'elle est utilisée par une communauté située à l'extérieure du pays d'origine. En général, l'idiome déterritorialisé et l'idiome parlé dans le territoire d'origine entrent dans un rapport mineur/majeur, où la langue majeure dicte les règles tandis que la langue mineure (déterritorialisée) présente des variations considérées comme qualitativement inférieures. C'est d'ailleurs le cas de l'allemand parlé par l'écrivain tchèque Frank Kafka, étudié par Deleuze et Guattari dans *Kafka, pour une littérature mineure*, et qui servira de modèle pour comprendre les particularités de l'écriture de Jacques Godbout. L'allemand parlé à Prague, en Tchécoslovaquie, présente plusieurs caractéristiques qu'on retrouve également dans le français parlé au Canada. Ce caractère de déterritorialisation des littératures mineures entre donc dans la première orbitale, puisqu'il s'explique par l'histoire et la structure des sociétés.

La déterritorialisation du français canadien entraîne plusieurs phénomènes linguistiques facilement observables dans *Salut Galarneau!*, dont l'emprunt lexical est le plus évident. Les emprunts à l'anglais s'intègrent au discours du narrateur et le font déroger à la norme du français normatif. Le problème de l'emprunt est d'ailleurs explicitement abordé par les personnages du roman. Par exemple, François Galarneau, le narrateur, est propriétaire du casse-croute «Au roi du hot-dog». Il explique comment il a choisi le nom de son commerce, et parle de la suggestion que son oncle Léo lui a faite:

Sacré Léo! La grammaire c'est Dieu le père et le président des USA tout en même temps. C'est pourquoi il voulait que j'installe une enseigne qui se lise: *Au roi du chien-*

chaud. Vous voyez ça d'ici? Je veux dire: c'est quand même un peu ridicule [...]. Sans compter qu'il me faudrait aussi changer l'affiche du poteau au bord de la route, celle qui dit: *Au roi du hot-dog, straight ahead*. (GODBOUT, 1967, p. 33)

Pour des raisons esthétiques et commerciales (les clients sont souvent anglophones), François optera pour *hot-dog*. L'anglais comme langue véhiculaire apparaît dès la première ligne du texte:

Ce n'est vraiment pas l'après-midi pour essayer d'écrire un livre, je vous le jure, je veux dire: ce n'est pas facile de se concentrer avec la tralée de clients qui, les uns derrière les autres, se pointent le nez au guichet. Aujourd'hui, ce sont des Américains en vacances, ils viennent visiter la belle province, la différence, l'hospitalité *spoken here*, ils arrivent par l'Ontario: je dois être leur premier Québécois, leur premier *native*. (GODBOUT, 1967, p. 13)

Avec les mots de langue anglaise et la présence d'Étatsuniens en voiture, cet *incipit* établit l'américanité de *Salut Galarneau!* et du même coup de la littérature québécoise dans son ensemble. Car, selon Deleuze et Guattari, dans une littérature nationale en devenir, «ce que l'écrivain tout seul dit constitue déjà une action commune, et ce qu'il dit ou fait est nécessairement politique, même si les autres ne sont pas d'accord.» (DELEUZE et GUATTARI, 1975, p. 31) L'usage de la l'anglais américain comme langue véhiculaire dans *Salut Galarneau!* témoigne d'une volonté de redéfinir le territoire national en campant la littérature canadienne-française dans un espace bien à elle, différente de celui de la littérature française.¹

On remarque que l'orthographe devient également un problème lorsque François Galarneau écrit un mot emprunté. En parlant de sa première rencontre avec Maryse, sa conjointe, il affirme qu'«un *nowhere* c'est le fonne s'il y a un accident» (GODBOUT, 1967, p. 36) (sic). En utilisant parfois les italiques, parfois une graphie francisée pour les mots empruntés, l'auteur marque la différence entre les emprunts lexicaux ressentis comme tels et ceux qui sont complètement intégrés dans le français canadien, au point que le locuteur ne les ressent plus comme étrangers. Ce travail de transgression du code linguistique, tant au niveau lexicologique qu'orthographique, montre

¹ Cette volonté de «territorialiser» la littérature, en passant de l'appellation «canadienne-française», considérée comme ethnique, à l'appellation «québécoise», axée sur le territoire géographique, est d'ailleurs amplement discuté dans «Du poétique au politique». Jacques Godbout, *loc. cit.*, p. 279.

une volonté de se distancier des règles importées de France, soit pour les amener à emboîter le pas, soit pour fonder un nouveau code qui ne sera plus une variation fautive du français standard. Il y a donc effectivement, dans l'affirmation de sa différence, un rejet du statut de *minorité*.

La Révolution tranquille est donc bel et bien une «révolution du vocabulaire, de la syntaxe et de la grammaire du Québec» (GODBOUT, 2011, p. 280), comme l'indiquait Godbout. Les turbulentes années soixante ont donné lieu à une laïcisation de la société et à une affirmation identitaire dans les champs de l'économie et de la politique. Mais c'est dans la littérature que, selon Godbout, prend sa source et se dévoile le rejet de la minorisation qui affectait les Canadiens français. Dans le travail sur la langue auquel se livre Godbout, il est permis de lire les changements révolutionnaires dans les rapports entre les trois cultures influençant la société québécoise de l'époque, soit le français vernaculaire du peuple, le français normatif eurocentrique de l'élite intellectuelle, et l'anglais véhiculaire nord-américain. Par la transgression des règles du français standard, les Québécois (car, rappelons-le, un auteur mineur parle toujours au nom de sa communauté (DELEUZE; GUATTARI, 1975, p. 31)) veulent s'affranchir de leur dépendance culturelle face à une France lointaine et généralement désintéressée par la chose québécoise. La présence de l'anglais dans le texte vient valoriser leur position géopolitique, en faisant sentir les particularités sociolinguistiques du territoire. La forme que prend l'émancipation des Québécois, les rapports de force qui entrent en jeu dans la Révolution tranquille, se laisse donc percevoir dans les particularités langagières du texte de *Salut Galarneau!*

La deuxième orbitale: l'individuel et le collectif global

Politique et minorité

La deuxième orbitale de Popovic concerne la relation entre l'individu et le collectif global. Dans sa présentation de la théorie de Nye, Popovic nous rappelle que le contexte politique mondiale est avant tout un récit, et avec Ricoeur, auquel Popovic fait référence lorsqu'il aborde le concept d'idéologie, l'identité personnelle devient elle aussi narrative. «Au plus vaste niveau (la politique internationale) comme à l'échelon le plus petit (le récit de sa vie que chacun fait), les êtres humains vivent de et dans du

narré.» (POPOVIC, 2013, p. 34) La vie intérieure des individus se compose comme un récit, qui se connecte à un récit plus vaste, celui de la politique.

Une des raisons qui font que Deleuze et Guattari accordent une importance particulière aux littératures mineures, c'est le rapport évident qui s'y perçoit entre l'individuel et le collectif. Après avoir noté l'importance de la déterritorialisation, il aborde la question de la place de la politique dans les oeuvres issues de minorités: «Le second caractère des littératures mineures, c'est que tout y est politique.» (DELEUZE et GUATTARI, 1975, p. 30) Les gestes et les décisions les plus quotidiennes et anodines se doublent toujours d'une dimension politique dans un contexte de minorité:

Dans les "grandes" littératures au contraire, l'affaire individuelle (familiale, conjugale, etc.) tend à rejoindre d'autres affaires non moins individuelles, le milieu social servant d'environnement et d'arrière-fond [...]. La littérature mineure est tout à fait différente: son espace exigu fait que chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique (DELEUZE et GUATTARI, 1975, p. 30).

En effet, dans *Salut Galarneau!*, les histoires individuelles se connectent toujours aux grands récits. Ainsi, François explique sa propre misère personnelle par l'état de la culture au Québec, par le fait qu'il soit assez conscient pour comprendre sa situation déplorable, mais trop faible pour la modifier. Il écrit: «Société de pourris. Ils ont fait de *nous* des laveurs de carreaux instruits.» (GODBOUT, 1967, p. 42 C'est moi qui souligne) Par ce *nous*, François s'identifie à la collectivité, identifiant son sort à celui de son peuple. Il fusionne son récit individuel et celui des Canadiens français.

Mais surtout, dans le premier chapitre du roman, François cite une lettre qu'il a reçue de son frère Jacques, alors que ce dernier étudiait à Paris. Jacques y raconte une rencontre amoureuse dans un café, et il décrit la sorte de papier utilisé par la jeune femme assise à la table voisine dans le café parisien: «[S]on papier était visiblement de moins bonne qualité que celui que j'emploie, c'est justice, mais cela mérite d'être souligné, on n'est pas canadien en vain, les papiers, les moulins, c'est notre force» (GODBOUT, 1967, p. 16). Une simple différence dans la qualité de deux papiers prend des proportions politiques et identitaires. Dans la même lettre, Jacques fait allusion à son expérience amoureuse avec la jeune femme en question, et précise que cette histoire fait écho au «drame québécois» (GODBOUT, 1967, p. 10). Le thème de

la politique et de l'identité hante le discours et apparaît dans les moindres détails.

Rapports de force individuels et rapports de force collectifs

L'histoire de *Salut Galarneau!* gravite autour de l'opposition entre François et son frère Jacques, et ce dualisme structure toute l'histoire. La moitié du premier chapitre est constituée de la reproduction de la lettre de Jacques. François présente son grand frère en utilisant une antithèse très forte, instaurant du même coup un régime d'opposition eux deux: «Depuis si longtemps qu'il avait raison, il était le chef, il réussissait tout ce qu'il voulait, comme en se jouant. La vie lui était une grande partie de bowling, avec dix quilles à terre, les yeux fermés. Moi, c'était plutôt le dalot, les yeux ouverts.» (p. 15) Cette opposition entre les deux frères, un qui serait le chef, l'autre qui est toujours inférieur, se moule dans l'opposition mineure-majeure de la langue québécoise et française. D'ailleurs, ce qui est symbolique, c'est que Jacques répète à François qu'il va « [lui] corriger [ses] fautes» (GODBOUT, 1967, p. 57) pour l'aider dans la rédaction de son roman. Il y a donc effectivement un rapport entre la langue normative majeure oppressante, incarnée par Jacques, et la langue mineure et toujours fautive, incarnée par François. C'est cette conflictualité qui sert de principe moteur à l'action dans *Salut Galarneau!*

Jacques apparaît dans le récit alors qu'il est à Paris. On remarque donc une nette opposition entre François, s'identifiant au Québec, et Jacques, identifié à Paris. Jacques, à qui tout réussit, écrit maintenant pour la télévision et habite à Montréal, «au douzième étage d'une maison à appartement qui domine la ville depuis la montagne» (GODBOUT, 1967, p. 113), donc qui s'élève au-dessus de la communauté. De plus, il conserve de ses études à Paris un accent, qui pousse Maryse à demander à François lorsqu'elle rencontre Jacques pour la première fois: «C'est qui ton frère? Il parle drôle.» (GODBOUT, 1967, p. 37). Jacques est donc identifié à la culture majeure, ce qui l'opposera à François du début à la fin du récit.

En somme, le récit individuel se connecte à un récit collectif, qui détermine le premier. Ce lien entre le personnel et le politique apparaît clairement dans les littératures mineures, comme le prouve *Salut Galarneau!* La lecture que les personnages font de leur situation est toujours reliée à une lecture de la situation collective globale. De même, l'opposition entre les

personnages principaux du roman est influencée par les rapports de force entre les collectivités auxquelles chacun s'identifie, le français international pour Jacques, et le français canadien pour François.

Troisième orbitale: la vie érotique

L'Anti-Œdipe

L'opposition entre François et Jacques se confirme lorsque Maryse, la compagne de François, laisse ce dernier pour son frère Jacques. On assiste à un triangle amoureux dans la famille Galarneau. Le noeud du récit se situe donc dans la troisième orbitale de Popovic, qui concerne la vie érotique, les «représentations des corps, des affects, des sentiments, du sexe» (POPOVIC, 2013, p. 41). C'est dans cette orbitale que s'éclairera la façon dont s'embraye l'individuel et le collectif.

Chez Deleuze, on trouve une théorie de l'inconscient, qui s'oppose à celle de Freud. L'ouvrage de Deleuze et Guattari qui précède l'étude sur Kafka s'intitule *L'Anti-Oedipe*, dans lequel les auteurs affirment que l'inconscient est habité non pas par des tensions familiales, mais par du discours social. Deleuze dira à cet égard: «l'inconscient ne délire pas sur papa-maman, il délire sur les races, les tribus, les continents, l'histoire et la géographie, toujours un champ social» (DELEUZE, 1990, p. 95). L'inconscient est donc collectif.

Il ne s'agit pas de dire qu'il n'y a pas d'histoires familiales dans l'inconscient. L'idée est plutôt de montrer que l'Œdipe, c'est-à-dire les relations familiales et le désir sexuel, est chargé de questions sociales. Par exemple, L'Œdipe est modelé par le collectifs et par le social. Cette réalité apparaît à plusieurs reprises dans *Salut Galarneau!* François parle d'un dénommé Hénault qui possède la pharmacie *Henault's Drugstore*.

Henault's Drugstore (il aurait pu appeler ça la Pharmacie Hénault, le sacrement, mais il est tellement content, Hénault, de savoir parler anglais que si sa femme lui dit: je t'aime plutôt que I love you, il ne peut plus bander. Colonisé Hénault: une couille peinte en Union Jack, l'autre aux armoiries du papet!) (GÓDBOUT, 1967, p. 59)

Dans ce passage, François exprime que le désir sexuel est motivé par les rapports de force entre et dans les collectivités. Les rapports socioculturels de domination ont donc un rôle à jouer dans l'imaginaire et le désir sexuels.

C'est ce que la relation entre François, Maryse et Jacques dans *Salut Galarneau!* illustre également.

Le triangle amoureux dans *Salut Galarneau!*

Dans *Salut Galarneau!*, le fait que Maryse, l'objet de désir des deux frères, préfère Jacques à François, est l'élément déclencheur de la folie du protagoniste. C'est en quelque sorte la goutte qui fait déborder le vase et qui pousse François à se révolter. Il s'agit à première vue d'une intrigue familiale et d'une histoire d'amour. Mais une dimension sociale et politique transcende ce triangle amoureux.

Selon Deleuze, dans les littératures mineures, les histoires de familles recèlent une dimension politique et sociale:

L'affaire individuelle devient donc d'autant plus nécessaire, indispensable, grossie au microscope, qu'une tout autre histoire s'agite en elle. C'est en ce sens que le triangle familial se connecte aux autres triangles, commerciaux, économiques, bureaucratiques, juridiques, qui en déterminent les valeurs. (DELEUZE; GUATTARI, 1975, p. 30)

Les tensions présentes dans la famille Galarneau se connectent à celles qui ont cours dans le Québec des années 1960. La trahison amoureuse au centre du récit corrobore l'idée que Jacques représente la culture majeure, tandis que François représente la culture mineure. On voit donc que le rapport de force des cultures, la hiérarchisation des communautés, intervient au niveau de la troisième orbitale.

Après la duperie dont il est victime de la part de Jacques et Maryse, François décide de s'emmurer vivant dans sa maison pour continuer à écrire son livre jusqu'à ce qu'il meure. C'est le moment où, à l'image de la communauté canadienne-française avec laquelle il s'identifie, il «n'accepte plus son statut de minorité» (LAURIN, 2007, p. 135). La révolte de François contre le monde qui l'entoure passe par un *refus global*, pour ainsi dire, du monde qui est le sien.

Grâce à la théorie de l'inconscient de Deleuze et Guattari, on remarque que la troisième orbitale, qui concerne la vie érotique, est modelé par la seconde orbitale, qui concerne le rapport de l'individuel avec le collectif global. C'est ce qui permet d'affirmer que «l'affaire individuelle» présentée dans *Salut Galarneau!*, le triangle amoureux entre le narrateur et son frère,

est en fait une métaphore de la situation du peuple canadien-français au moment de la Révolution tranquille.

Quatrième orbitale: le rapport avec la nature

Le nationalisme messianique et la Révolution tranquille

La quatrième orbitale de Popovic concerne le rapport avec la nature, il s'agit des «représentations métaphysiques, religieuse ou non-religieuses» (POPOVIC, 2013, p. 41). Cette dernière orbitale prend une importance particulière pour comprendre la Révolution tranquille, car c'est dans cette sphère que se noue le nationalisme canadien-français des années 1840 aux années 1950.

L'idéologie de l'élite canadienne-française avant la Révolution tranquille était fortement influencée par l'ultramontanisme, privilégiant une approche religieuse des questions politiques et sociales. Ayant hérité du pouvoir suite à la guerre civile de 1837, le clergé trouve un point de fuite à la situation politique des Canadiens français en substituant le devenir temporel par un devenir spirituel. Il encourage les Canadiens français à se détourner des luttes politiques et du domaine de l'économie pour se réfugier dans un rigorisme religieux. La Conquête de 1760 prend alors un sens providentiel, car elle aurait protégé les Canadiens contre l'influence anticléricale de la France de 1789. Le rôle du peuple canadien-français dans le concert des nations sera donc de préserver en terres d'Amérique la spiritualité et la pratique religieuse de la France de l'Ancien Régime. C'est ce discours que les historiens appellent le *nationalisme messianique*. Comme l'écrira Godbout, en ironisant sur cette époque : «La nation canadienne-française puisait sa force de résistance dans les fumées de l'encens et les sermons. [...] [L]a nation avait hérité d'un destin divin, elle devait s'en contenter.» (GODBOUT, 2011, p. 274) Le nationalisme messianique représente une fuite du monde politique et économique dans la religion.

La Révolution tranquille se présentait comme une réponse à cette attitude de repli, une réponse qui passait par un réinvestissement des pouvoirs temporels (économiques et politiques) qui avait été abandonné. À maintes reprises, dans des articles de journaux et des essais, l'auteur de *Salut Galarneau!* a appuyé cette rupture avec l'ancien nationalisme messianique et a prôné une prise de contrôle des institutions politiques et économiques par

les francophones, affirmant même avoir «voté oui aux référendums 1980 et 1995» (GODBOUT, 2014). Bref, Godbout disait souhaiter que le nationalisme Canadiens français quitte le monde du spirituel et du philosophique pour s'inscrire dans le monde matériel concret, qu'il soit davantage lié aux actions politiques actuelles qu'aux considérations religieuses virtuelles.

Par contre, il semble y avoir une différence entre le discours de l'auteur sur le devenir politique du Québec et le message véhiculé par son roman *Salut Galarneau!*. Pour reprendre les propos d'André Belleau dans «La démarche sociologique au Québec»: «Nous avons mal lu nos écrivains. Ils appelaient le pays libre tandis que la structure même de leurs œuvres en disaient l'ajournement.» (BELLEAU, 1984, p. 294) Ce paradoxe s'applique parfaitement à notre lecture sociocritique de l'histoire de François Galarneau, qui choisit au final de se replier dans un univers mystico-poétique plutôt que de poser des gestes concrets, lorsqu'il se révolte contre sa condition de *minorité* par rapport Jacques.

«Vécrire»

Comme dans le nationalisme messianique, la voie suivie par François Galarneau est celle d'une échappatoire virtuelle à un problème actuel. Incapable d'affronter Jacques et Maryse, incapable de se suicider, François Galarneau engage des maçons pour construire un très haut mur autour de sa maison, dont il ne souhaite plus jamais sortir. Malgré son refus catégorique, les maçons lui laisseront une échelle pour sauter le mur si jamais il changeait d'idée. François, seul dans sa demeure, projette alors de continuer à écrire son roman jusqu'à son terme ultime. Les derniers chapitres du roman deviennent de plus en plus poétiques. Et il s'avoue à lui-même que le mur de briques autour de sa maison et le roman qu'il est en train d'écrire sont une même et seule chose, une façon de ne plus voir la réalité:

Au fond, ce qui serait honnête, ce serait de remplacer le mur de ciment par le mur de papier, de mots, de cahier: les passants pourraient lire ou déchirer mes pages nous serions enfin face à face; écrire c'est ma façon d'être silencieux. J'enterre Marise sous les mots, elle ne peut plus respirer, elle a des adjectifs plein les narines, des verbes dans les oreilles [...] (GODBOUT, 1967, p. 137)

Son esprit fragilisé présente des signes de folie. Non seulement il entretient une correspondance avec lui-même, mais il invente des souvenirs,

comme celui d'une épreuve initiatique que lui aurait fait subir son grand-père Aldéric, et dont le caractère merveilleux («C'était une nuit comme on en compte deux ou trois à chaque été, une nuit à loups-garous sur la rivière, à feux follets derrière la cathédrale[...]») donne à penser qu'il s'agit d'une invention de François, qui perd contact avec la réalité. Emmuré chez lui, il fabule et réinterprète sa vie.

La fuite du protagoniste dans la fabulation prend le nom «vécrire». Il se dit: «J'ai des visions comme ça, des tas de visions, des rêves qui se bousculent dans le grenier. Je sais bien que deux choses l'une: ou tu vis, ou tu écris. Moi je veux vécrire [...]». (GODBOUT, 1967, p. 157) Le «vécrire», c'est-à-dire de vivre dans un univers fabulé, est l'échappatoire auquel nous convie le roman. Il s'agit donc d'un programme purement spirituel et philosophique.

Le titre «*Salut Galarneau!*» fait référence à une expression que son père utilisait pour parler du soleil: «C'est papa qui disait ça en se levant le matin. Il disait: notre père à tous c'est le soleil, il s'appelle Galarneau lui aussi, comme nous. Il nous regarde de là-haut, mais il est de la famille.» (GODBOUT, 1967, p. 58-59). C'est également sur cette expression que le livre se clôt. Le monde prend des allures oniriques, la nature s'anime, et c'est dans ce crescendo poétique que François décide d'utiliser l'échelle que les maçons lui ont laissée, en salut le soleil comme son défunt père le faisait, par un «Salut Galarneau! Stie.» Le titre fait donc référence à une poétisation de la nature aux connotations mystiques, qui attribue aux choses une dimension cachée, mais qui vient voiler l'injustice de la situation dans laquelle le héros se trouve, comme le faisait l'ultramontanisme en habillant le monde d'une signification spirituelle qui changeait les faiblesses économiques en richesse spirituelle et la défaite historique en destin providentiel.

Le discours de Godbout l'essayiste diffère donc substantiellement du discours du Godbout romancier. Le premier affirme que l'avenir des Canadiens français passe par une émancipation économique et politique du Québec, le second présente un récit où le protagoniste finit par accepter son statut d'inférieur en se repliant dans le monde du rêve et de la poésie. Il serait juste d'affirmer que le Godbout essayiste exprime ce que l'auteur *voudrait vouloir*, et que le Godbout romancier exprime ce que l'auteur pense sans se l'avouer. Et, pour reprendre l'idée de Deleuze, ce qu'un auteur de littérature mineur énonce, il l'énonce toujours au nom de sa communauté. On peut donc conclure que le peuple du Québec, malgré le discours social de l'époque, ne

souhaitait pas réellement perdre son statut de minorité. La Révolution tranquille, comme l'a dit Godbout, était une révolution culturelle, il s'agissait encore une fois de changer la *conception* qu'on se faisait de notre place dans le monde, mais sans la changer effectivement. En ce sens, la Révolution tranquille, comme le nationalisme messianique, reste dans la quatrième orbitale.

Conclusion

Grâce au concept de littérature mineure, nous avons poussé notre réflexion sociocritique sur le roman *Salut Galarneau!* en montrant, d'une part, comment les transgressions du code linguistique impliquent une réflexion sur la hiérarchisation des collectivités et, d'autre part, comment l'énonciation, en situation de minorité, est toujours collective et comment elle met en lumière le rapport entre le personnel et le politique. Puis, en suivant le parcours des orbitales identifiées par Pierre Popovic, nous avons fait ressortir comment le roman de Godbout travaille la *semiosis* sociale, et s'écarte du discours social de l'époque. La première orbitale aura permis de revenir sur les changements qui s'opéraient à l'époque dans les rapports entre la société québécoise en situation minoritaire, la prestigieuse culture de France et la culture du reste de l'Amérique du Nord, changement qui se reflète dans le travail sur la langue dans *Salut Galarneau!*. La deuxième orbitale aura mis en lumière l'influence de la culture sur les personnages de *Salut Galarneau!* et la relation mineur/majeur qui intervient dans la relation entre François et Jacques. La troisième orbitale montre que le triangle amoureux dans lequel sont pris les personnages a des implications qui transcendent leur simple personne, et qui éclairent les tensions politique et sociale de l'époque. Finalement, dans la quatrième orbitale, il est possible de juger de l'écart considérable qui sépare le discours social de l'époque sur l'émancipation politique des Québécois et le discours en filigrane dans *Salut Galarneau!* qui prône un repli et une fuite dans le virtuel.

Les acteurs de la Révolution tranquille ont cru congédier le passé, le faire disparaître sans qu'il ne laisse de trace, comme un cauchemar dont on s'éveille. Mais, pour citer William Faulkner, on pourrait dire: «Le passé ne meurt jamais. Il n'est même pas passé.» (FAULKNER, 1957, p. 104) Il semble maintenant évident que nous ne pouvons effacer le passé, et que certains

attributs propres aux contextes minoritaires sont devenus essentiels à l'identité du peuple québécois. L'accession à la majorité ne pourra se faire que si les élites souverainistes visant l'indépendance du Québec acceptent de prendre en considération cette part déterminante de la culture qu'elles veulent libérer. Il peut paraître insuffisant à d'aucuns de se conforter dans un nationalisme purement culturel, mais ce discours non étatique trouve encore un point de fuite dans le postmodernisme, qui valorise les sous-cultures et le statut de minorité.

Referência

BELLEAU, André «La démarche sociocritique au Québec» in **Le social et le littéraire**. Montréal: Université du Québec à Montréal, 1984.

DELEUZE, Gilles et Felix GUATTARI (1975). **Kafka: pour une littérature mineure**. Paris: Minuit, 1975.


DELEUZE, Gilles. **Pourparlers, 1972-1990**. Paris: Minuit, 1990.

FAULKNER, William. **Requiem pour une nonne**. Paris: Gallimard, 1975.

GODBOUT, Jacques. **Salut Galarneau!**. Paris: Seuil, 1967.

GODBOUT, Jacques. « Du poétique au politique » in Guy Berthiaume et Claude Corbo (dir.) **La Révolution tranquille en héritage**. Montréal: Boréal, 2011.

GODBOUT, Jacques. «Du quasi-monopole Cornellier» in **Le Devoir**, Montréal, 24 février 2014.

LAURIN, Michel. **Anthologie de la littérature québécoise**. Montréal: CEC, 2007. 

POPOVIC, Pierre. **La mélancolie des Misérables**. Essai de sociocritique. Montréal: Le Quartanier, 2013.

SIBERTIN-BLANC, Guillaume. «Deleuze et les minorités: quelle " politique " ?», **Cités**, 2009/4. n. 40, p. 39-57.

Affiliation universitaire et parcours scolaire:

Jean-Nicolas Paul est au doctorat en création littéraire à l'Université d'Ottawa. Il travaille sous la supervision de Monsieur Christian Milat. Sa thèse

s'intitule **La pensée romanesque**. Il a terminé sa maîtrise à l'UQAM en 2010 et a enseigné au collégial avant d'entreprendre des études de troisième cycle.

Recebido em 30 de abril de 2018.

Aceito em 28 de maio de 2018.